

LE POUVOIR ET LE BONHEUR...

Confrontation de ces deux concepts dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar

par René Garguilo (Sorbonne Nouvelle)

Toute existence humaine n'est que recherche éperdue du bonheur... Les uns rêvent d'amour ou d'argent ; les autres ont la faiblesse de croire que le pouvoir les rendra heureux. Rares sont ceux qui ont la sagesse de ce Tommai dei Cavalieri que Marguerite Yourcenar présente dans *Le Temps, ce grand sculpteur* et auquel elle fait dire :

Il faut trop d'illusions pour désirer la puissance, trop de vanité pour désirer la gloire. Me possédant, quel enrichissement m'apporterait l'univers, – et le bonheur ne me vaut pas. (*EM*, p. 284)

Mais Tommai dei Cavalieri n'est qu'une figure peinte au plafond de la Chapelle Sixtine et sa sagesse n'est guère humaine.

La plupart des hommes ressemblent davantage à l'Henri-Maximilien de *L'Œuvre au Noir* : ils veulent "tâter de la rotondité du monde" (*OR*, p. 560)... Et les voici partis sur les routes pour quêter leur "miette de gloire". (*OR*, p. 563)

"*Ineptissima vanitas*", dit Zénon au jeune aventurier de la puissance, oubliant qu'il est, lui, un aventurier du savoir et que le pouvoir de la pensée est aussi enivrant que celui des armes...

Si Zénon et Henri-Maximilien ont un jour connu le bonheur, ils l'ont rencontré du côté de La Fère, le matin de leur départ. L'un allait vers les Alpes et l'autre vers les Pyrénées, mais tous deux croyaient aller vers le pouvoir...

"J'ai seize ans, disait Henri-Maximilien. Dans quinze ans on verra bien si je suis par hasard l'égal d'Alexandre. Dans trente ans on saura si je vaux ou non feu César. Vais-je passer ma vie à auner du drap dans une boutique de la rue aux Laines ? Il s'agit d'être homme".

"J'ai vingt ans", répond Zénon. "À tout mettre au mieux, j'ai devant moi cinquante ans d'étude avant que ce crâne se change en tête de mort. Prenez vos fumées et vos héros dans Plutarque, frère Henri. Il s'agit pour moi d'être plus qu'un homme". (*OR*, p. 563-4)

L'ambition est toujours belle en son aurore et il y a du bonheur dans chaque rêve de pouvoir.

Encore plus heureuse est la montée vers le pouvoir. Le sage Hadrien, lui-même, avoue cela.

Il a réussi à être le premier à annoncer à Trajan son accession au trône, malgré les pièges tendus sur son chemin par son beau-frère Servianus : "J'arrivai le soir-même à Cologne, battant de quelques longueurs le courrier de mon beau-frère" (*OR*, p. 324).

Il faut imaginer Hadrien heureux à Cologne ! Félicité, nommé tribun de la Deuxième Légion Fidèle, il sait qu'il vient de faire un pas vers le pouvoir.

Lorsque commencera la guerre avec les Daces, Hadrien saura s'y distinguer. Après la victoire des Portes-de-Fer, il recevra des mains de Trajan "l'anneau de diamants qu'il tenait de Nerva, et qui était demeuré plus ou moins le gage de la succession au pouvoir". "Cette nuit-là", dit Hadrien, "je m'endormis content" (*OR*, p. 329).

Avec les premiers succès commence la popularité... Elle apporte un "sentiment d'euphorie" annonciateur des "années de bonheur". Trajan lui donne deux millions de sesterces... Hadrien a la sagesse de ne pas mépriser le pouvoir de l'argent :

Je gérais désormais ma fortune, qui était considérable, et les soucis d'argent ne m'atteignaient plus. (*OR*, p. 329)

Si la fortune n'ouvre pas forcément toutes les portes du bonheur, elle ferme du moins l'une des portes du malheur...

Les années passent, Trajan vieillit et tombe malade. Voici Hadrien promu chef suprême des armées. Cette dernière étape sera brève : Trajan meurt et son testament donne l'Empire à Hadrien :

Tout ce qui depuis dix ans avait été fiévreusement rêvé, combiné, discuté ou tu, se réduisait à un message de deux lignes, tracé en grec d'une main ferme par une petite écriture de femme. (*OR*, p. 356)

La main de Plotine a aidé le destin !

À peine débarqué sur le quai de Sélinonte, Hadrien est salué du titre d'Empereur ! Le bonheur qui l'envahit alors n'éclate pas en effusions de joie. C'est le bonheur de la sérénité :

Un calme extraordinaire s'était emparé de moi : l'ambition, et la crainte, semblaient un cauchemar passé. [...] Ma propre vie ne me préoccupait plus : je pouvais de nouveau penser au reste des hommes. (*OR*, p. 358)

Le pouvoir et le bonheur

Parvenir au pouvoir n'est pas, comme on le croit généralement, atteindre un sommet. C'est se trouver tout à coup à la croisée des chemins. Ici, il faut choisir : être Caligula ou Marc-Aurèle... chercher son bonheur dans les débauches, les turpitudes et les cruautés qui furent si bien décrites par Suétone... ou s'épanouir heureusement dans un règne de justice et de paix.

On connaît le choix d'Hadrien !

Quelle que soit la route prise, toute accession au pouvoir est suivie d'un "état de grâce". Cette période, dont la durée est toujours brève, correspond à ce qu'Hadrien appelle ses "années de bonheur". C'est le moment des grandes réformes : l'humanisation de l'esclavage ; l'amélioration de la condition féminine, l'allègement des impôts... C'est le temps où l'Empereur introduit "la générosité" dans le gouvernement des hommes.

De ces premières années de son règne, Hadrien peut être fier ! Il a gouverné un monde bien plus vaste que celui d'Alcibiade et pourtant il y a maintenu la paix. Ce monde, dit-il, "je l'avais gréé comme un beau navire appareillé pour un voyage qui durera des siècles ; j'avais lutté de mon mieux pour favoriser le sens du divin dans l'homme, sans pourtant y sacrifier l'humain. Mon bonheur m'était un paiement" (OR, p. 414).

Mais ce bonheur n'est pas sans mélange... Les tâches d'un empereur ne sont pas toujours aussi exaltantes. Il faut souvent descendre de l'Olympe !

À peine élu à la Présidence de la République française, François Mitterrand faisait savoir qu'il continuerait à résider dans sa maison de la rue de Bièvres, et qu'il irait au Palais de l'Élysée, "comme on va au bureau". Tout pouvoir, en effet, comporte sa part de "bureau" et la puissance ne s'exerce pas sans routine : il y a les correspondances à rédiger, les rapports à lire, les décrets à signer... Trajan le savait qui "acceptait ses responsabilités nouvelles comme une part du travail de tous les jours, et montrait à ses intimes son contentement avec simplicité" (OR, p. 324). Hadrien ira au "bureau" avec la même honnêteté. Mais il y a moins de bonheur à administrer qu'à réformer.

Lentement, "l'usure du pouvoir" accomplit son œuvre... Le jour vient où le chef d'État se dit au sortir d'une ennuyeuse réception ou d'un Conseil qui a "expédié les affaires courantes" : "Ce n'était donc que cela !"

La griserie des premières années laisse place alors au désenchantement.

Obligé d'assister tête nue aux cérémonies, l'Empereur constate que l'un de ses plus rares privilèges est de s'enrhumer sous la pluie

romaine... La pourpre ne le garantit ni des maladies ni des chagrins. Il découvre enfin qu'il n'est qu'un homme parmi les hommes et cette vérité première que Montaigne énoncera plaisamment éclate soudain à ses yeux : "Si haut que soit le trône, on y est jamais assis que sur son cul"...

Écrivant ses *Mémoires* au moment où il entrevoit "le profil de [s]a mort", Hadrien, Empereur et Dieu, retourne à la dérisoire et pathétique condition humaine. Le voici prisonnier de la maladie...

"Il est difficile de rester empereur en présence d'un médecin", dit-il, au début de sa lettre à Marc (*OR*, p. 287).

Comment pourrait-on être heureux avec une hydropisie du cœur et la menace constante d'une mort par étouffement ?

En bien des pages, les *Mémoires d'Hadrien* sont un "lamento" déchirant sur la jeunesse perdue et la fuite de l'espérance. "La vieillesse est un naufrage" ... Hadrien laisse au Général de Gaulle le soin de graver cette formule. Mais Marguerite Yourcenar, tenant la plume d'Hadrien, évoque les renoncements successifs qu'imposent la vieillesse et la maladie.

Hadrien, l'excellent cavalier qui rêvait d'être centaure, ne peut plus monter à cheval ... Les plaisirs de la chasse et ceux de la guerre ne sont plus à la portée d'un Hadrien sexagénaire ... Et que dire des plaisirs d'amour ? Ses nuits ne peuvent même plus s'apaiser dans le repos. Hadrien, qui avait tant aimé "la profondeur des lits", affronte désormais les rigueurs de l'insomnie : "De tous les bonheurs qui lentement m'abandonnent", déplore-t-il, "le sommeil est l'un des plus précieux" ... (*OR*, p. 298) Que la maladie s'aggrave et les rares heures de sommeil deviendront elles-mêmes pénibles :

J'avais pris de longue date l'habitude de l'insomnie, mais le sommeil désormais était pire que son absence ; à peine assoupi, j'avais d'affreux réveils. (*OR*, p. 476)

Le naufrage d'un Empereur dans la vieillesse est-il différent du naufrage d'un autre homme ? On pourrait le croire lorsqu'il s'agit d'un Empereur élevé au rang des dieux ... Hadrien, en effet, s'était senti devenir dieu à quarante-quatre ans ... Non pas dieu selon les titres conférés à l'Empereur par les Grecs, mais dieu parce qu'il vivait divinement sa vie, dieu parce que, pour les hommes qu'il gouvernait, il était la Providence ! Mais ce dieu savait que, par son corps, il restait homme. L'homme de chair et de sang se sublimait en dieu : "J'étais dieu, tout simplement, parce que j'étais homme", dit Hadrien, et il ajoute : "Être dieu oblige en somme à plus de vertus qu'être

Le pouvoir et le bonheur

empereur". (OR, p. 399-400)

Mais les dieux sont-ils heureux ?

Alain ne le pensait pas. Dans l'un de ses *Propos sur le bonheur*, il écrivait :

Le bonheur suppose sans doute toujours quelque inquiétude, quelque passion, une pointe de douleur qui nous éveille à nous-mêmes.

Et le philosophe commentait ainsi sa définition du bonheur :

Il est bon d'avoir un peu de mal à vivre et de ne pas suivre une route tout unie. Je plains les rois s'ils n'ont qu'à désirer ; et les dieux, s'il y en a quelque part, doivent être un peu neurasthéniques. On dit que dans les temps passés, ils prenaient forme de voyageur et venaient frapper aux portes ; sans doute ils trouvaient un peu de bonheur à éprouver la faim, la soif et les passions de l'amour^[1].

Adoptant l'analyse d'Alain, nous pouvons affirmer qu'Hadrien fut pleinement heureux : il a aimé et il a souffert.

Les passions de l'amour ne lui ont pas été épargnées.

Il a éprouvé pour Antinoüs la "suprême tendresse" ; il a connu, avec lui les "voluptueux désordres" ... Le monde, alors, ignorait le péché et ni honte ni remords ne pouvaient ternir le bonheur de cette liaison amoureuse.

Mais avant d'atteindre sa vingtième année, Antinoüs se suicide.

Lorsqu'on retrouve, dans la boue du fleuve, le cadavre du bel éphèbe, Hadrien cesse soudain d'être empereur et dieu : "Tout croulait", dit-il, "tout parut s'éteindre. Le Zeus Olympien, le Maître de tout, le Sauveur du monde s'effondrèrent, et il n'y eut plus qu'un homme à cheveux gris sanglotant sur le pont d'une barque". (OR, p. 440) Ces sanglots ne nous étonnent ni ne nous déçoivent. Une couronne, fût-elle impériale, ne change pas le cœur humain.

"Vous êtes empereur, Seigneur, et vous pleurez !", dit Bérénice à Titus dans la tragédie racinienne ... Heureux les Empereurs qui laissent couler leurs larmes : ils sont des hommes.

Il faut savoir pleurer pour mériter l'Empire.

La souffrance d'un empereur lui permet de retrouver les autres hommes dont sa fonction l'a séparé. Un chef est toujours seul.

Hadrien est conscient de cette solitude du pouvoir.

Un empereur est entouré de prétendus amis qui ne sont que des courtisans avides de prébendes et prompts aux trahisons.

[1] ALAIN, *Propos* : "Le Roi s'ennuie" (22 janvier 1908) éd. Pléiade, 1958, p. 24.

Les marques extérieures du respect ne doivent pas faire illusion... "les hommes s'écartent religieusement sur mon passage"... (OR, p. 507) remarque Hadrien à la fin de sa vie :

Seuls quelques intimes, quelques amis éprouvés et chers échappent à cette terrible contagion du respect. [...] Les joies tranquilles de l'amitié humaine ne sont plus pour moi ; ils m'adorent ; ils me vénèrent trop pour m'aimer. (OR, p. 508)

Peut-on être heureux si l'on n'est pas aimé ?

Cette solitude du pouvoir engendre bien des dangers. Des rivaux, des traîtres veillent dans l'ombre, prêts à l'attentat meurtrier, à "ce coup de poignard au cœur" (OR, p. 288) que redoutait Hadrien.

Tout pouvoir s'emprisonne derrière des murailles ou des grilles, s'abrite derrière des polices. Un homme qui accède à la magistrature suprême ne peut plus aller et venir librement... La présence perpétuelle, aux côtés de l'Empereur, d'un *custos corporis* devait être aussi ennuyeuse que celle des "gorilles" modernes auprès de nos Présidents.

Mais un attentat manqué peut apporter un certain bonheur. Le survivant remercie sa bonne étoile, se félicite d'être encore en vie et, peut-être, d'avoir su montrer son courage.

Dans *Denier du rêve*, Marguerite Yourcenar imagine Mussolini pendant la nuit qui suivit le coup de feu de Marcella :

César dormait, oubliant qu'il était César. Il se réveilla, rentra à l'intérieur de sa personne et de sa gloire, regarda l'heure, exulta d'avoir montré au cours de l'incident de la veille le sang-froid qui convient à un homme d'État. (OR, p. 277)

Hadrien, en Espagne, fut un jour victime d'une tentative d'assassinat : un esclave armé d'un couteau se jeta sur lui. L'Empereur le désarma et fit de lui le plus fidèle de ses serviteurs.

Le droit de grâce est l'un des bonheurs du pouvoir.

Le pouvoir politique, comme celui de la pensée, sont des observatoires d'où le Chef d'État et le philosophe peuvent voir de haut le reste de l'humanité.

Ce qu'ils découvrent n'est pas toujours réjouissant : "Peu de bipèdes depuis Adam ont mérité le nom d'homme", dit Zénon. (OR, p. 646) "La vie est atroce", admet Hadrien en sa sagesse dernière. Mais il prend soin d'ajouter : "précisément parce que j'attends peu de chose de la condition humaine, les périodes de bonheur, les progrès partiels, les efforts de recommencement et de continuité me semblent autant de

Le pouvoir et le bonheur

prodiges qui compensent presque l'immense masse des maux, des échecs, de l'incurie et de l'erreur". (OR, p. 513)

Ce pessimisme raisonné est bien celui de Marguerite Yourcenar ; il laisse une place à l'espérance.

On savait, depuis Aragon, qu'il n'y a pas d'amour heureux. Peut-on apprendre, chez Marguerite Yourcenar, qu'il n'y a pas de "pouvoir heureux" ?

Le seul "pouvoir heureux" qui apparaisse, chez Marguerite Yourcenar, se trouve dans *Denier du rêve*, à la dernière page du livre. Mais ce n'est pas un pouvoir réel. C'est un pouvoir qui naît dans les brumes de l'alcool et dans les rêveries d'un ivrogne. Oreste Marinunzi accède au pouvoir absolu à la troisième bouteille de vin :

La troisième lampée le fit puissant ; il crut nécessaire de se lever pour prononcer un grand discours comme celui de la veille, et Oreste Marinunzi, ayant doublé les salaires, baissé le prix des vivres, gagné une guerre et obtenu à jamais sa place au soleil, se rassit heureux comme un roi ou plutôt comme un dictateur. (OR, p. 284)

À la quatrième bouteille, Oreste tombe sur le sol "sans s'apercevoir qu'il tombait, et il fut heureux comme un mort". (OR, p. 284)

Le message est clair : bien des Empires ont connu une chute aussi peu glorieuse.

Le bonheur total existe-t-il ? Marguerite Yourcenar n'a pas la naïveté de le croire. Aucune vie n'est pleinement heureuse de la naissance à la mort ; mais il nous est donné des instants de bonheur. Qu'il s'agisse d'amour ou de pouvoir, le bonheur est toujours dans les commencements.

Homme à bonnes fortunes et qui aimait à raconter ses rendez-vous galants, Édouard Herriot disait : "Le meilleur moment, c'est quand on monte l'escalier..." Rois et Empereurs pourraient sans doute affirmer qu'ils ont éprouvé leur plus grand bonheur en gravissant, pour la première fois, les marches du trône... Ce n'est qu'après que le pouvoir devient devoir.

Mais sommes nous capables de nous installer dans le bonheur ?

"[L]e bonheur est fragile," dit Jean Démétriadis, dans *Les Nouvelles orientales*, "et, quand les hommes ou les circonstances ne le détruisent pas, il est menacé par les fantômes" (OR, p. 1180).

Il faudrait posséder un cœur bien pur pour échapper aux Néréides, aux Érinées et aux Parques qui hantent nos esprits...

Le bonheur s'use au fil des jours et il est toujours marqué au sceau de l'éphémère : "la même pluie de pétales ne s'effeuille jamais deux fois sur le même bonheur humain", dit le Prince Genghi (*NO, OR*, p. 1180). Il nous reste le souvenir des petits bonheurs successifs qui ont éclairé nos jours et que le commun des mortels appelle "les bons moments".

Il suffit parfois de peu de choses.

Henri-Maximilien "éprouva un éblouissement de bonheur" parce que la Signora Piccolomani lui avait baisé la main, en échange de quelques tranches de jambon (*OR*, p. 663).

Les plus grandes joies d'Hadrien ont été des aurores surprises au hasard des marches militaires (*OR*, p. 428). Ses dernières jouissances lui seront apportées par "les longs soirs roses" de Baïes, alors que "[l]a vague fait sur le rivage son murmure de soie froissée et de caresse" (*OR*, p. 515). Le pouvoir n'aura pas joué un grand rôle dans les bonheurs d'Hadrien : "il me semble à peine essentiel [...] d'avoir été empereur", dira-t-il dans ses *Mémoires* (*OR*, p. 305).

Lorsque la jeunesse a fui et que les amours sont mortes, il reste, à l'empereur ou à l'esclave, l'apaisement que donnent la patience et la résignation : "Ma patience porte ses fruits ; je souffre moins ; la vie redevient presque douce", dit Hadrien, avant d'entrer en agonie (*OR*, p. 513). La lucidité est l'ultime consolatrice. Le dernier bonheur, c'est d'entrer dans la mort "les yeux ouverts".